

Le pronom ON dans l'interaction en face à face. Une ressource de (dé)contextualisation

The French pronoun ON in face-to-face interaction. A resource for (de)contextualization

Jérôme Jacquin

Université de Lausanne

Résumé

L'article revient sur le pronom ON en réinterrogeant la capacité qu'on lui octroie régulièrement d'anonymiser le référent. Cette possibilité étant tout à fait avérée, comme en témoigne la phrase précédente, elle a eu tendance à monopoliser les recherches et à contribuer à consolider une démarche substitutive dans le traitement des emplois de ON : si ON anonymise, c'est parce qu'une autre forme dont le sémantisme est plus précis aurait convenu pour opérer une référence identique. L'article propose une synthèse critique de cette approche substitutive et, au travers de l'analyse énonciative et multimodale d'extraits de débats publics et télévisés, montre que ON peut permettre au locuteur de maintenir son énoncé à un certain niveau de généralité (i.e. orientation vers la décontextualisation), mais sans pour autant empêcher le pointage simultané, par le biais d'autres ressources référentielles tirées d'autres répertoires sémiotiques, d'un ou de plusieurs exemplaire(s) bien identifiés de la classe ainsi parcourue (i.e. orientation vers la contextualisation).

Mots-clés : énonciation, multimodalité, gestes, regard, deixis, indexicalité

Abstract

This article elaborates upon many studies that stress the ability of the French indefinite pronoun ON [one, you, we, they] to anonymize what ON refers to. While this function can be verified in various contexts for many purposes, there has been a tendency to focus on it and generalize it, leading to the consolidation of a 'substitutive' approach to ON: if ON anonymizes, the reason is to be found in the fact that any other verbal unit whose meaning is more precise would fit in order to make reference to the same entity. This paper critically summarizes such a substitutive approach and shows by an enunciative and multimodal analysis of various extracts of public and televised debates that ON can be used to maintain the utterance at a general level of validity (i.e. orientation towards decontextualization), without preventing the simultaneous pointing, by other referential resources taken from other semiotic repertoires, of one or more specimens of the category bounded by the indefinite ON (i.e. orientation towards contextualization).

Keywords: enunciation, multimodality, gestures, gaze, deixis, indexicality

1. INTRODUCTION

La complexité sémantique et référentielle du pronom ON a été soulignée dès les premiers travaux consacrés à ce pronom « illusionniste » (Atlani, 1984) ou encore « à facettes » (Fløttum, Jonasson & Norén, 2007). Cette complexité n'a toutefois jamais été reconsidérée à l'aune d'une perspective multimodale, comprise ici comme une perspective intégrant et problématisant le rôle du corps — gestes, postures, direction du regard — dans la construction de la référence et plus généralement du sens en contexte. C'est l'objectif que se donne le présent article, sur la base d'une collection d'extraits documentant différents types de débats (publics et télévisés).

Je commence par une synthèse critique de l'état de la recherche sur le pronom ON (2.). J'argumente ensuite en faveur d'une intégration de l'analyse de ON au sein d'une linguistique énonciative interactionnelle et multimodale (3.). Après une brève présentation des données considérées, je procède dans la Section 4 à l'analyse de différentes occurrences de ON qui témoignent moins de sa capacité d'anonymiser le référent que d'autoriser une généralisation indéfinie (i.e. une orientation vers la décontextualisation) tout en laissant ouverte la possibilité, simultanée, d'une référence indexicale et personnelle (i.e. une orientation vers la contextualisation). La contribution se clôt sur une synthèse du propos et une ouverture sur des perspectives de recherches (5.).

2. SYNTHÈSE CRITIQUE DE LA RECHERCHE SUR « ON »

2.1. Complexité référentielle et établissement de correspondances

Les travaux disponibles imputent généralement la complexité de ON à sa capacité de fonctionner comme substitut de toutes les autres formes linguistiques en position syntaxique de sujet (voir déjà Muller, 1970 ; voir aussi Viollet, 1988 pour une synthèse). Ainsi, à la question « alors, comment vas-tu », il est possible de répondre « on fait aller » (où ON équivaut au déictique JE), « on fait le gentil tout à coup ? » (où ON équivaut au déictique TU), « on revient de quelques jours de vacances » (où ON équivaut au déictique NOUS exclusif [JE+IL(S)/ELLE(S)]), « on va se boire un café ? » (où ON équivaut au déictique NOUS inclusif [JE+TU]) ou encore « on me pose souvent la question ces temps-ci » (où ON équivaut à un indéfini spécifique ILS, « des gens ») et « on vieillit comme on a vécu » (où ON équivaut à l'indéfini générique « tous les hommes »). Sur la base de nombreuses études antérieures, parfois divergentes quant aux critères et aux catégories mobilisés, K. Fløttum, K. Jonasson & C. Norén (2007) proposent le tableau de synthèse suivant :

Tableau 1 : Emplois du pronom « ON » (Fløttum, Jonasson & Norén, 2007 : 30)

Indéfini			Personnel	
Impersonnel	Générique	Spécifique	Neutre	Stylistique
il,ce	tous les hommes, chacun	ils, quelqu'un	nous	je, tu, vous, il, elle, ils, elles

La distinction entre les emplois indéfinis et personnels réside dans le degré d'identification du référent. Lorsqu'ON est en emploi personnel, il réfère à un ou plusieurs individu(s) identifié(s) ou potentiellement identifiable(s), ce qui n'est pas le cas de l'indéfini, où le référent est laissé à un stade indéterminé, qu'il s'agisse d'un ON impersonnel, générique ou spécifique. Au sein du ON personnel, l'emploi « neutre » — parce que non marqué, du moins à l'oral — fait de ON l'équivalent d'un NOUS, tandis que le ON « stylistique », déjà identifié par C. Muller (1970), est marqué dans la mesure où ON équivaudrait alors à l'une des formes personnelles particulièrement identifiantes que sont JE, TU, VOUS, etc. La substitution possible avec les déictiques donne ainsi à ON son potentiel indexical (voir aussi Viollet, 1988).

Les études antérieures soulignent l'importance que revêt le décodage, en contexte, de l'extension référentielle de ON. Du moment où il est actualisé et plus seulement considéré en langue, le pronom

est rarement ambigu¹, dans la mesure où le co(n)texte vient préciser les contours de la référence et garantir la substitution avec une des formes du Tableau 1. Ce décodage repose sur l'environnement linguistique, la situation d'énonciation et le genre discursif (Boutet, 1986 ; Fløttum, Jonasson & Norén, 2007 ; Jonasson, 2006 ; Stewart, 1995 ; Viollet, 1988)².

1. ETU-EMP / 01:11'08''
1 TOPK heu: j'ai j'ai moi par exemple attendu heu une année et
2 demie pour avoir une réponse heu de l'office fédéral
3 des des bourses/ (..) et heu **on m'a offert un prêt**\

Ainsi, dans l'extrait 1, la présence du pronom ME en position de patient du procès « on m'a offert un prêt » (ligne 3) exclut *de facto* la locutrice de l'extension référentielle de ON (Blanche-Benveniste, 2003 : 53), qui se trouve en relation anaphorique avec « l'office fédéral des bourses » (ligne 3).

2. POL-MED / 00:45'31''
1 SAND alors\ je vous permettez j'en- j'enchaîne sur ce que
2 vous dites parce que je crois que en fait **on partage/**
3 **(.) partage une même approche** hein/

Au contraire, dans l'extrait 2 (ligne 2-3), le ON de « on partage » n'exclut ni le VOUS ni le JE présents dans les propositions syntaxiques précédentes ; bien au contraire, le sémantisme du verbe « partager » favorise une interprétation inclusive, où ON équivaut à un NOUS associant le locuteur et l'allocutaire.

2.2. Limites de l'approche substitutive

Cette approche *substitutive* de ON est pertinente au vu des extraits considérés et des travaux antérieurs, mais elle présente aussi un certain nombre de limites.

(i) Elle repose sur une manière relativement essentialiste d'envisager le processus même de la *référence* (voir à ce sujet la synthèse proposée par Mondada & Dubois, 1995). Concrètement, il existerait en toute situation des référents préalablement identifiés ou identifiables pour lesquels une unité autre que ON conviendrait mieux ou aurait mieux convenu à un strict niveau référentiel (e.g. « ils » dans l'extrait 1, « nous » dans l'extrait 2). ON viendrait ainsi s'interposer, opacifier le rapport entre le référent et l'unité qui aurait été ou serait la plus à même d'assurer une référence *directe* (e.g. Blanche-Benveniste, 2003 ; Boutet, 1986 ; François, 1984 ; Narjoux, 2002). Suivant J. Dubois (1965 : 111-113), F. Atlani peut ainsi conclure plus radicalement à une « absence totale de valeur référentielle » de ON (1984 : 23) : « [le] caractère indéfini [de ON] implique que toute identification à un/des individus déterminés est impossible » (ibid. : 25). Cette idée perdure jusque dans la *Grammaire Méthodique* :

[La] valeur de base [de ON] est celle d'un pronom indéfini renvoyant à une personne ou à un ensemble de personnes d'extension variable, que le locuteur ne peut ou ne veut pas identifier de façon plus précise. [...] Cette indétermination le rend apte à fonctionner comme *substitut* de tous les autres pronoms personnels en *rejetant leur référent dans l'anonymat*. (Riegel, Pellat & Rioul, 2004 : 197, je souligne).

¹ « À examiner les emplois de ON dans les usages les plus courants de la langue française contemporaine, il y a lieu de s'étonner de l'agilité des francophones, qui utilisent ce pronom dans des significations parfois opposées, en s'y embrouillant très rarement » (Blanche-Benveniste, 2003 : 43).

² En ce qui concerne le genre discursif, Fløttum, Jonasson & Norén (2007, Chapitre 2) considèrent l'emploi de ON dans la fiction romanesque, dans la conversation spontanée et dans les écrits académiques (voir également la note 1 dans Viollet, 1988, pour d'autres exemples).

En d'autres termes, le locuteur qui utilise ON disposait d'une autre forme linguistique qu'il aurait pu mobiliser et il signale ainsi son incapacité (« on sonne à la porte ») ou son refus (« on m'a dit que tu avais échoué à l'examen ») de l'utiliser. Choisir ON devient dès lors le fait de ne pas choisir une autre forme au sein d'un paradigme constitué des unités auxquelles ON peut se substituer et dont le sémantisme est plus précis (voir la dernière ligne du Tableau 1).

3. MED-UDC / 00:16'43''

1 CHER si on prend les jour- **ce qu'on ce que j'appelle les**
2 **journaux cantonaux** les fameux classiques

Dans l'Extrait 3, la « réparation »³ de « ce qu'on [appelle] » par « ce que j'appelle » manifesterait dès lors l'imprécision, l'indéfinition, qui caractérise ON et dont le locuteur a visiblement conscience, prenant finalement avec JE la responsabilité de l'expression « journaux cantonaux ». En d'autres termes, l'interprète assisterait ici à un *démasquage*, dans la mesure où choisir ON plutôt que JE reviendrait à ne pas s'identifier *directement* comme sujet de l'action (sur ces phénomènes d'« effacement énonciatif », voir notamment Philippe, 2002 ; Rabatel, 2004 ; voir aussi note 7).

(ii) La seconde limite découle ou du moins est intimement liée à la précédente. L'importance donnée à la substitution a souvent déplacé l'analyse de ON vers l'analyse du rapport que ON entretient avec la forme supposément substituée, c'est-à-dire vers le fait de faire de ON un « *ersatz* » (Blanche-Benveniste, 2003 : 45). Cette focalisation sur la substitution a eu tendance à linéariser et juxtaposer les équivalences (voir le Tableau 1)⁴, alors qu'il semble judicieux de rappeler, avec A. Rabatel, que la « valeur de base [de ON], indéfinie, n'est jamais totalement supprimée » (2001 : 32) — sauf à écarter a priori des virtualités de sens — et d'insister, avec K. Jonasson (2006), sur le fait que ON constitue à ce titre un « outil de non-partition référentielle ». Il s'agit donc de rétablir une *hiérarchisation* entre les emplois en faisant de l'indéfini la valeur sémantique première, ce qui n'est pas contradictoire avec l'idée que l'indéfinition fondamentale de ON puisse faire l'objet d'un travail local de codage-décodage fonctionnant par exclusion et/ou restriction locale de la zone d'indéfinition (e.g. « on m'a offert un prêt » dans l'Extrait 1 exclut JE de « ON », tandis que « on partage une même approche » dans l'Extrait 2 en exclut IL(S) et ELLE(S)). Une telle option permet également d'envisager la possibilité, documentée dans les pages qui suivent, d'une co-existence de différentes valeurs de ON, notamment le maintien d'un indéfini générique comme « parcours sur la classe des êtres humains » combiné à « l'extraction » d'un ou de plusieurs exemplaire(s) plus ou moins spécifié(s) (Boutet, 1986 : 40 ; voir aussi Viollet, 1988).

(iii) Finalement, au-delà de la problématique de la substitution et de la linéarisation des valeurs, la troisième limite est sémiotique. Si l'importance de l'environnement linguistique et discursif pour le décodage de ON en situation a été soulignée (voir *supra*), les analyses restent attachées à une analyse exclusivement verbale de la référence. Or, on ne peut dire de ON qu'il peut empêcher l'identification en « rejet[ant] le référent dans l'anonymat » qu'à la condition d'être la seule ressource désignative mobilisée dans le temps *t* de son actualisation. Il ne s'agit pas ici de remettre en question

³ Dans les mots de Schiffrin (1987 : 74), une réparation constitue « a speech activity during which speakers locate and replace a prior speech unit ». Pour une application au fonctionnement de ON, voir Fløttum, Jonasson & Norén (2007 : 91-95).

⁴ Cette linéarisation, combinée à l'approche essentialiste de la référence commentée *supra*, explique par ailleurs le problème d'étanchéité typologique auquel la perspective substitutive sur ON est confrontée et qui n'a pas échappé à ses représentants : s'il est aisé de distinguer — en théorie comme en pratique — un ON impersonnel d'un ON générique, trancher entre une acception indéfinie spécifique (« ils, quelqu'un ») et une acception personnelle stylistique (« il, elle, ils, elles ») est bien plus délicat, puisqu'il faut alors distinguer un référent non identifiable d'un référent potentiellement identifiable. Il s'agit là d'un point qu'une perspective multimodale peut éclairer de manière intéressante.

le caractère discret du signe linguistique, mais plutôt d'envisager qu'un signe linguistique puisse ne pas saturer, épuiser les ressources référentielles mobilisables en un temps t' .

3. UNE LINGUISTIQUE ÉNONCIATIVE INTERACTIONNELLE ET MULTIMODALE

La perspective adoptée ici intègre un projet de recherche plus large et se trouve être dans la continuité des travaux qui depuis une vingtaine d'années étudient la forme et la valeur des unités linguistiques en tant que celles-ci sont sensibles aux dynamiques interactionnelles qu'elles contribuent par ailleurs à construire (e.g. Mondada, 1995, 2001 ; Ochs, Schegloff, & Thompson, 1996 ; Selting & Couper-Kuhlen, 2001). Tandis que ces dynamiques ont d'abord été pensées au niveau verbal, renvoyant aux actions verbales précédant et suivant l'unité linguistique considérée, on constate depuis quelques années une ouverture sur leur dimension multimodale, incarnée (voir déjà Goodwin, 1981). La réalité et la pertinence de cette sémiotique multimodale apparaissent clairement au regard des « chambres de compression multimodale » [Multimodaler Verdichtungsräume] mises en évidence par A. Stukenbrock (2015) dans son analyse interactionnelle et multimodale de la deixis dans l'interaction en face à face : les unités déictiques tendent à ne pas apparaître de manière isolée mais sont régulièrement accompagnées de phénomènes mimo-gestuels saillants, tels que des changements de direction du regard ou des procédés de pointage (voir également Fricke, 2015). Cette agglutination de ressources tirées de différents répertoires sémiotiques en des positions séquentielles particulières peut faire l'objet de figements, sous la forme de « Gestalts multimodales complexes » [Complex Multimodal Gestalts] (Mondada, 2014, voir aussi ici-même), ressources composites au sein desquelles l'unité verbale, déictique ou non, prend forme et valeur.

Ce type d'études tend à montrer que les formes linguistiques sont produites et interprétées au sein d'environnements sémiotiques riches et il s'agit de ne pas en sous-estimer l'importance pour la description linguistique, du moins si on admet que les langues constituent le produit sédimenté, cristallisé, des conduites situées, c'est-à-dire de la parole ou du discours (Saussure, 2001). En d'autres termes, l'objectif n'est pas de remettre en question le fait, bien avéré, que les unités linguistiques manifestent un certain systématisme dans leur organisation au sein des dispositifs formels que sont les langues ; il paraît en effet toujours raisonnable, en termes d'économie linguistique, de penser qu'une unité telle que ON prend sens relativement aux autres ressources verbales intégrant la même classe distributionnelle. Mais cela ne doit pas exclure ou empêcher, me semble-t-il, de considérer l'articulation de ON avec d'autres ressources sémiotiques auxquelles le pronom peut être associé, telles que la direction du regard (voir notamment la synthèse de Rossano, 2013) et les gestes de pointage (voir notamment Hindmarsh & Heath, 2000 ; Kita, 2003). A certains égards, un tel objectif pourrait constituer une évidence pour la linguistique énonciative appliquée à l'analyse de l'interaction en face à face. S'il s'agit d'étudier les énoncés en tant qu'ils conservent des traces de l'acte de production, c'est-à-dire qu'ils réfléchissent l'énonciation à leur origine, il paraît logique que ces traces soient celles d'un acte complexe, pluri-sémiotique, et non celles d'un système linguistique par ailleurs et préalablement verrouillé sur lui-même⁶. Penser la multimodalité constitue dès lors une opportunité de confronter l'épaisseur énonciative du langage à la complexité des environnements sémiotiques au sein desquels les ressources linguistiques émergent. Appliquée à notre réflexion la démarche entreprise ici sur ON tente d'apporter une réponse au problème posé par Kleiber :

⁵ Si Stewart (1995 : 216-217) envisage la possibilité d'« indicateurs extra-linguistiques » [extra-linguistic indicators], la mimo-gestualité n'est pas citée. Ces indicateurs renvoient davantage à des connaissances préalables relatives au contexte général (actions passées, rôle des locuteurs, mais aussi « préconstruits socio-culturels » dans les termes de Viollet, 1988).

⁶ Encore plus radicalement que Benveniste (1970), rappelons que Berrendonner (1981) a particulièrement insisté sur la dimension incarnée de l'énonciation, considérée comme geste créateur de l'énoncé, et sur son importance pour penser l'objectif de la linguistique énonciative et plus généralement de la pragmatique.

Je crois que la recherche doit se tourner vers la détermination des conditions d'accessibilité pour enfin traiter un problème qui a généralement été passé sous silence, mais qui est crucial, celui de la « trouvaille » du bon référent. (1992 : 626)

En d'autres termes, il s'agit donc ici d'étudier la participation de la multimodalité aux « conditions d'accessibilité » du référent de ON.

4. LA MULTIMODALITE DE ON DANS L'INTERACTION EN CO-PRESENCE

Les pages qui suivent se concentrent sur le cas où la valeur de base, indéfinie de ON, est maintenue au niveau verbal (i.e. procédé de décontextualisation⁷), mais où se présentent simultanément, au niveau mimo-gestuel, différentes ressources venant travailler cette indéfinition, la restreignant, l'indexant sur les circonstances de l'énonciation (i.e. procédé de contextualisation). Il s'agit donc d'un procédé différent des cas de réparation et d'exclusion référentielles considérés *supra* dans la mesure où le travail énonciatif vient servir ici une double valeur de défini et d'indéfini.

En guise d'exemple de la stratégie énonciative considérée, l'extrait qui suit est tiré d'un débat télévisé « Infrarouge » diffusé fin 2014 par la Radio Télévision Suisse (RTS) et à l'occasion duquel le polémiste Eric Zemmour a été invité à défendre son livre *Le Suicide français*, paru chez Albin Michel quelques semaines auparavant. L'extrait se situe à la toute fin de l'émission et un des adversaires de Zemmour vient de reprocher au polémiste de ne faire que montrer le feu qui dévaste la France, mais sans « toucher la lance à incendie », sans proposer de solutions. Zemmour a alors concédé qu'il ne touchait pas la lance à incendie, tout en désignant ses adversaires sur le plateau de télévision comme étant celles et ceux ayant allumé le feu. L'animatrice (ANIM) reprend alors la parole pour poser une dernière question à l'invité : « qu'est-ce que vous souhaitez pour la France ? ».

4. RTS / Infrarouge 25.11.14 / 1:02'50"

1 ZEMM je ne je ne: vous savez je ne: je ne suis pas dans
 2 l'souhait\ (...) je pense que il y a: (.) heu des lois
 3 historiques implacables et que: (.) heu:: (1.0) c'est:
 4 les ce qui doit arriver/ (.) arrive\ (.) et même (.)
 5 le malheur (.) arrive\ #1 (.) quand on l'a:/ (...)
 6 #2 préparé (.) aussi #3 consciencieusement que ça\
 #1 #2 #3



Zemmour conclut sa réponse en énonçant «le malheur arrive quand ON l'a préparé aussi consciencieusement que ça » (lignes 5-6). Le locuteur indexe l'animatrice comme allocutaire à la fois par la séquentialité des prises de tour de parole (paire question-réponse), le déictique de politesse

⁷ Philippe (2002) et Rabatel (2004) parlent d'« effacement énonciatif » pour désigner le procédé consistant pour le locuteur à masquer l'origine subjective du message. Si j'utilise ici le terme, plus général, de décontextualisation, c'est parce que le procédé de débrayage exemplifié *infra* concerne davantage l'allocutaire et/ou un tiers copréSENT, et moins le locuteur, qui affiche son point de vue et revendique la prise en charge.

« vous » et le regard initial (image 1)⁸. Dans sa réponse, Zemmour joue par ailleurs le jeu de la conclusion générale en mobilisant différentes ressources linguistiques et procédés discursifs lui permettant d'extraire au maximum l'énoncé des conditions d'énonciation (notamment par la proposition aphoristique « ce qui doit arriver arrive »). Le locuteur se montre ainsi comme parlant en général, comme prenant de la hauteur par rapport à l'état de la discussion.

Au niveau mimo-gestuel, on constate toutefois que le locuteur regarde fugacement les invités (image 2), puis les pointe de la main tandis que le regard revient sur l'animatrice, la maintenant comme son allocutaire pendant la production de « quand on l'a préparé aussi consciencieusement que ça » (image 3, lignes 5-6). Les invités, bien qu'ils soient désignés, restent donc délocutés. Regard et geste de pointage viennent ainsi indexer l'énoncé sur la situation de communication, en particulier vis-à-vis des participants pertinents au moment de l'énonciation.

On constate donc une tension entre un ON indéfini — bien que spécifique (valant pour l'ensemble des personnes ayant participé à la préparation du malheur) — et un ON personnel en tant qu'il désigne les autres invités sur le plateau. Les deux valeurs sont comme superposées, dans la mesure où la détermination mimo-gestuelle ne vient pas pour autant effacer complètement l'indéfinition verbale. La mimo-gestualité paraît être un moyen de pointer, d'indexer des exemplaires de l'ensemble circonscrit par ce ON indéfini tendant vers la décontextualisation de l'énoncé. Zemmour peut ainsi à la fois conclure de manière générale (*ad rem* ; orientation vers la confrontation *in absentia*) et porter une dernière estocade à ses adversaires (*ad hominem* ; orientation vers la confrontation *in praesentia*).

Les extraits qui suivent sont tirés d'un corpus de huit débats publics organisés entre 2007 et 2009 par des associations d'étudiants sur le campus de l'Université de Lausanne (voir Jacquin, 2014). Différents sujets y sont abordés, tels que l'écologie, le rôle des médias dans la politique, le financement des études supérieures. Ces débats font intervenir un organisateur-animateur, au moins un invité et un public régulièrement invité à poser des questions, mais aussi à prendre position⁹. Ces débats en co-présence ne font donc pas intervenir de dispositif technologique de médiation et reposent ainsi sur l'idée et l'idéal d'une politique de proximité, où les participants incarnent à proprement parler des idéologies en circulation et en confrontation. Les extraits considérés ont par ailleurs en commun d'associer un ON indéfini avec du dialogisme, qu'il s'agisse de discours rapporté (direct, narrativisé) ou de polyphonie (négation).

4.1. « ON a beau critiquer »

L'extrait 5 est tiré d'un débat public sur la relation entre études et marché de l'emploi. Les participants sont engagés dans un premier tour de table et on se situe plus précisément au milieu de l'intervention de la dernière personne à s'exprimer, Coralie Dumoulin, qui représente les Jeunes Libéraux.

⁸ Il est généralement admis que le regard permet, au sein des sociétés occidentales, d'indexer qui parle à qui : locuteurs et allocutaires engagés dans une interaction verbale tendent à se regarder les uns et les autres (voir la synthèse proposée par Rossano, 2013). Toutefois, un regard continu, surtout de la part du locuteur, est marqué, véhiculant davantage d'informations (e.g. séduction, agression). Le regard est donc ponctuellement disponible pour établir une attention conjointe sur un tiers, qu'il s'agisse d'un objet ou d'une personne. Dans ce dernier cas, bien documenté dans les extraits analysés ici, le regard doit être fugace et surtout accompli hors d'un point séquentiel (e.g. la fin d'une question) où la tierce personne pourrait se sentir élevée au rang d'allocutaire, du fait du regard du locuteur, et ainsi autorisée, voire sollicitée à intervenir (voir la différence entre « glance at » et « look at » chez Lerner, 2003 ; voir aussi Constantin de Chanay & Kerbrat-Orecchioni, ici même).

⁹ La situation de communication est donc trilogale (Kerbrat-Orecchioni & Plantin, 1995), ce qui aura son importance pour l'analyse du procédé énonciatif considéré.

5. DEBATTRE / ETU-EMP / 00:37'50''

1 DUMO il faut également:/ heu aider les unis à prendre des
 2 #1 initiatives (.) heu personnelles\ **on on a beau (.)**
 3 **des fois critiquer** #2 heu #3 **bologne**/ #4 (..) mais je
 4 trouve que c'est quand même un un très beau projet/
 #im1 #im2 #im3 #im4



Dumoulin argumente ici en faveur de l'autonomie et des initiatives prises par les universités, citant le processus de Bologne en exemple. Cette mention de Bologne intègre toutefois une concession assez complexe : Dumoulin mobilise un discours rapporté dit « narrativisé » attribué à un ON qui reste indéfini et qui désigne un ensemble relativement indéterminé de personnes critiques envers le processus en question (« on a beau des fois critiquer Bologne »). Dans un premier temps, cette indétermination n'est pas compensée par la direction du regard, qui balaie alors le public, destinataire attendu de la prise de parole (image 1).

La locutrice va toutefois progressivement s'orienter vers les participants assis à sa gauche durant la production de « critiquer Bologne ». Cette orientation est mimo-gestuellement accomplie par une rotation de la tête (image 2) puis un changement fugace de direction du regard (image 3). La rotation de la tête vient ponctuer la production de « critiquer », dont la valeur infinitive contribue à l'évitement de la mention de l'agent critiquant. La fin de ce discours rapporté est doublement marquée par le « mais », la pause qui le précède et par un détachement du regard, des participants vers les notes disposées sur la table.

La mimo-gestualité vient ainsi spécifier l'extension référentielle du ON, en indexant sur des participants à l'interaction le point de vue concédé et initialement laissé à un niveau général. La plasticité de ON permet ce cumul, cette tension entre généralité (indépendance vis-à-vis du contexte) et indexicalité (dépendance vis-à-vis du contexte).

4.2. « ON peut très bien dire »

L'extrait 6 est tiré du même débat. François Bachmann intervient après plusieurs échanges sur le financement de la formation.

6. DEBATTRE / ETU-EMP / 01:06'20''

1 BACH à mon avis/ (.) heu #1 **on peut très bien dire (..)** il

#1

SANS MARR RAPP BACH TOPK



2 faut un investissement public\ #2 (..) il faut #3
#2 #3



3 investir au niveau des bourses\ (...) heu c'est clair\
4 (..) maintenant est-ce qu'il faut le faire à à: (..) à
5 fonds perdus/ non\
5

A la ligne 1, Bachmann introduit un discours rapporté sur le mode direct grâce à l'énoncé « on peut très bien dire ». Le locuteur indexe alors son allocutaire, le public, du regard (image 1). Le discours rapporté lui-même relève de deux propositions syntaxiquement autonomes : « il faut un investissement public » (lignes 1-2) et « il faut investir au niveau des bourses » (lignes 2-3). Les deux propositions sont respectivement associées à une mimo-gestualité spécifique. La première proposition est accompagnée d'un changement de direction du regard en direction des participants sis à la droite du locuteur (image 2), et notamment SANS, MARR et RAPP qui ont chacun condamné l'introduction du financement privé à l'université. La seconde proposition débute avec un regard et un pointage de la main en direction de sa gauche, et notamment TOPK, qui a plaidé en faveur d'une augmentation des moyens accordés aux bourses d'études. Cette double orientation gauche et droite du discours rapporté vient en indexer le contenu sur des positions préalablement exprimées par des participants au débat. Tout en prenant une valeur générale au niveau verbal, la concession vient ainsi s'embrancher de manière mimo-gestuelle sur les circonstances — relativement complexes car multipartites — de l'énonciation.

4.3. « ON peut pas dire »

L'extrait 7 est tiré d'un débat sur la prétendue « pollution » de la politique par les médias. La conférencière invitée, Suzette Sandoz (SAND), a défendu la position suivant laquelle « nous [les consommateurs des médias] n'avons que les médias que nous méritons ». A cela un membre du public (PUB1) a rétorqué qu'il considérait les médias davantage comme un outil à disposition du politique, pour faire passer des idées. L'animateur prend alors la parole et, de manière marquée, prend position dans le débat, en condamnant les deux positions exprimées respectivement par la conférencière et par PUB1.

7. DEBATTRE / POL-MED / 00:33'58''

1 ANIM moi j'aimerais faire intervenir un: élément qui est
 2 apparu: ni d-dans votre exposé: ni dans celui de
 3 PUB1/ (...) on peut XXX impression du fait que
 4 huitante pour cent des journalistes sont de gauche\
 5 (.) heu: et que ça se et que ça se voit et qu'ils
 6 utilisent cette place (..) et: je pense quand même
 7 que:: que:: une ancienne élue de #1 droite ou un

#im1



8 #2 actuel élu de droite heu: doivent se prononcer par
 #im2



9 rapport à ça\ enfin: #3 on peut pas dire #4 ah les
 #im3 #im4



10 médias: heu (...) ils jouent leur rôle et caetera ils
 11 jouent leur JEU les médias\ heu ils se considèrent
 12 comme un pouvoir on parle du quatrième pouvoir/ ce
 13 pouvoir est CONSIDÉRABLE\
 #im5

L'animateur commence par délocuter Sandoz et PUB1 en énonçant « une ancienne élue de droite et un actuel élu de droite » et en pointant successivement les deux participants de la main (lignes 7-8, images 1-2). Ce faisant, il entame un premier mouvement de débrayage de l'énoncé. Le procédé est encore accentué dans un deuxième temps par l'énonciation de « on peut pas dire » (ligne 9). Par l'association du ON avec la formulation négative, le locuteur se positionne de manière critique vis-à-vis du point de vue nié par l'énoncé (Ducrot, 1972 ; Nølke, 1992), mais sans pour autant que ce point de vue nié – point de vue qui consisterait à assumer une telle position (« on peut dire » ; « ça se dit ») – ne soit attribué de manière définie et personnelle. Cette montée en généralité vis-à-vis des

circonstances de l'énonciation est également favorisée de manière mimo-gestuelle : les mains qui pointaient retournent en position de repos (image 3) et le regard monte au ciel (image 4), n'indexant personne comme allocataire et donc comme incarnation potentielle du point de vue contesté.

La stratégie de (dé)contextualisation rendue possible par ON dans cet extrait est donc inverse des cas précédents : le locuteur débute avec une détermination définie personnelle, par la désignation verbale associée au geste de pointage, mais il débraie ensuite son énoncé de manière multimodale, par l'association du ON, d'une négation polyphonique et d'une mimo-gestualité favorisant le déracinement du contenu énoncé¹⁰.

5. SYNTHÈSE ET OUVERTURES

L'objectif de la contribution était de revenir sur la complexité de ON et plus précisément sur la conclusion, présente dans de nombreux travaux antérieurs, suivant laquelle ON constitue une ressource de masquage, de dissimulation référentielle, en comparaison des autres formes auxquelles ON peut se substituer et dont le sémantisme est plus précis. Il s'agissait moins de confronter cette approche substitutive, dont les descriptions des emplois de ON dans différents corpus sont tout à fait probantes, que d'en questionner les conséquences générales pour l'appréhension et la définition de ON. L'approche substitutive a ainsi été mise en regard d'une perspective multimodale, aux yeux de laquelle les formes verbales n'épuisent pas les ressources référentielles mobilisables dans l'interaction en face à face. Une telle perspective, appliquée à des extraits de débats publics et télévisés, a montré que ON pouvait conserver une valeur indéfinie au niveau verbal sans pour autant empêcher le pointage simultané — par le regard ou par un geste — d'un ou de plusieurs exemplaires de l'ensemble considéré. Ce type d'exemple montre que la capacité qu'on prête à ON de « rejeter le référent dans l'anonymat » (Riegel, Pellat & Rioul, 2004 : 197) dépend du contexte considéré, notamment en termes de variétés de répertoires sémiotiques à disposition des locuteurs. ON peut servir, favoriser une telle anonymisation, du moment qu'autant le cotexte linguistique que le contexte sémiotique se prêtent à et convergent vers une telle interprétation, strictement indéfinie, du pronom. Si ON est bien indéfini du moment où on le considère dans le système d'oppositions qui le distingue des formes personnelles que sont par exemple JE, TU ou NOUS, le propre de ON est moins de servir de substitut à ces formes que d'autoriser toute une palette, bien documentée, de spécifications, par exclusion ou, comme ici, par contre-balancement, complémentation de la zone d'indéfinition. En d'autres termes, l'environnement multimodal peut tout autant contribuer au décodage d'une valeur personnelle et spécifique d'un ON qu'autoriser la superposition de valeurs indéfinie et personnelle.

Les conséquences et interrogations impliquées par une telle démarche se situent à plusieurs niveaux. Au niveau d'une linguistique du discours et des sciences de la communication, la réflexion menée ici contribue à une prise en compte du rôle du corps dans l'établissement de la référence et plus généralement dans la construction du sens en contexte. Elle questionne ainsi les enjeux communicatifs relatifs au contexte en tant qu'il est multimodalement indexé, notamment en termes de genre de discours : elle permet par exemple d'éclairer d'une nouvelle manière les stratégies rhétoriques déployées dans des débats, qu'ils soient publics ou télévisés.

Au niveau d'une linguistique de la langue, le projet d'analyser les ressources linguistiques au sein des « Gestalt multimodales » (Mondada, 2014) qu'elles sont susceptibles d'intégrer ouvre des perspectives ambitieuses, dont celle de reconsidérer le niveau de codage, en langue, des conditions sémantiques d'accessibilité du référent. Un inventaire systématique de ON ou de toute autre ressource énonciative en tant qu'elle intègre des Gestalt multimodales est-il toutefois envisageable, voire même possible en pratique ? Il s'agit là d'une question qui reste ouverte¹¹.

¹⁰ Cette stratégie apparaît comme un moyen d'atténuer à la fois l'attaque sur la face positive des invités et le caractère marqué d'une prise de position par l'animateur d'un débat. Sur les enjeux de politesse associés à l'usage du pronom ON dans l'interaction en face à face, voir Stewart (1995).

¹¹ Je remercie chaleureusement Gilles Philippe, Alain Rabatel et un-e lecteur-trice anonyme pour leurs commentaires précieux sur une première version de ce texte.

Références

- ATLANI, F. (1984), « ON l'illusionniste », in A. Grésillon & J.-L. Lebrave (éds.), *La langue au ras du texte*, Lille : Presses Universitaires de Lille, 13-29.
- BENVENISTE, E. (1970), « L'appareil formel de l'énonciation », *Langages* 17, 12-18.
- BERRENDONNER, A. (1981), *Éléments de pragmatique linguistique*, Paris : Minuit.
- BLANCHE-BENVENISTE, C. (2003), « Le double jeu du pronom on », in M. Berré, A. Van Slijcke & P. Hadermann (éds.), *La syntaxe raisonnée*, Bruxelles : De Boeck, 41-56.
- BOUTET, J. (1986), « La référence à la personne en français parlé : le cas de "on" », *Langage et société* 38, 19-49.
- DUBOIS, J. (1965), *Grammaire structurale du français : nom et pronom*, Paris : Larousse.
- DUCROT, O. (1972), *Dire et ne pas dire*, Paris : Hermann.
- FLÖTTUM, K., JONASSON, K. & NOREN, C. (2007), *ON - Pronom à facettes*, Bruxelles : De Boeck.
- FRANÇOIS, J. (1984), « Analyse énonciative des équivalents allemands du pronom indéfini on », in G. Kleiber (éd.), *Recherches en pragma-sémantique*, Paris : Klincksieck, 37-73.
- FRICKE, E. (2015), "Gesture", in K. Jungbluth & F. D. Milano (eds.), *Manual of Deixis in Romance Languages*, Berlin, Boston: De Gruyter, 708-728.
- GOODWIN, C. (1981), *Conversational Organization: Interaction Between Speakers and Hearers*, New York: Academic Press.
- HINDMARSH, J. & HEATH, C. (2000), "Embodied Reference: A study of Deixis in Workplace Interaction", *Journal of Pragmatics* 32(12), 1855-1878.
- JACQUIN, J. (2014), *Débattre. L'argumentation et l'identité au cœur d'une pratique verbale*, Bruxelles : De Boeck.
- JONASSON, K. (2006), « Le pronom clitique ON : un outil de non-partition référentielle », in G. Kleiber, C. Schmedecker & A. Theissen (éds.), *La relation Partie-Tout*, Louvain : Peeters, 59-72.
- KERBRAT-ORECCHIONI, C. & PLANTIN, C. (éds.) (1995), *Le Trilogue*, Lyon : PUL.
- KITA, S. (ed.) (2003), *Pointing. Where Language, Culture, and Cognition Meet*, London: Lawrence Erlbaum Associates.
- KLEIBER, G. (1992), « Anaphore-deixis : deux approches concurrentes », in M.-A. Morel & L. Danon-Boileau (éds.), *La deixis. Colloque en Sorbonne (8-9 juin 1990)*, Paris : PUF, 613-626.
- LERNER, G. H. (2003), "Selecting Next Speaker: The Context-Sensitive Operation of a Context-Free Organization", *Language in Society* 32(2), 177-201.
- MONDADA, L. (1995), « Pour une approche des formes linguistiques dans les dynamiques interactionnelles », *Cahiers de l'ILSL* 7, 1-18.
- MONDADA, L. (2001), « Pour une linguistique interactionnelle », *Marges Linguistiques* 1, 142-162.
- MONDADA, L. (2014), "The Local Constitution of Multimodal Resources for Social Interaction", *Journal of Pragmatics* 65, 137-156.
- MONDADA, L. & DUBOIS, D. (1995), « Construction des objets de discours et catégorisation : une approche des processus de référenciation », *TRANEL* 23, 273-302.
- MULLER, C. (1970), « Sur les emplois personnels de l'indéfini on », *Revue de linguistique romane* 34, 48-55.

- NARJOUX, C. (2002), « “On. Qui. On” ou des valeurs référentielles du pronom personnel indéfini dans *Les Voyageurs de l’Impériale* de Louis Aragon », *L’information grammaticale* 92, 36-45.
- NØLKE, H. (1992), « Ne... pas : négation descriptive ou polémique ? Contraintes formelles sur son interprétation », *Langue française* 94, 48-67.
- OCHS, E., SCHEGLOFF, E. A. & THOMPSON, S. A. (eds.) (1996), *Interaction and Grammar*, Cambridge: Cambridge University Press.
- PHILIPPE, G. (2002), « L’appareil formel de l’effacement énonciatif et la pragmatique des textes sans locuteur », in R. Amossy (éd), *Pragmatique et analyse des textes*, Tel Aviv : French Department, 17-34.
- RABATEL, A. (2001), « La valeur de “on” pronom indéfini/pronom personnel dans les perceptions représentées », *L’information grammaticale* 88, 28-32.
- RABATEL, A. (2004), « L’effacement énonciatif dans les discours rapportés et ses effets pragmatiques », *Langages* 156, 3-17.
- RIEGEL, M., PELLAT, J.-M. & RIOUL, R. (2004), *Grammaire méthodique du français*, Paris : PUF.
- ROSSANO, F. (2013), “Gaze in conversation”, in J. Sidnell & T. Stivers (eds.), *The Handbook of Conversation Analysis*, Chichester: Wiley-Blackwell, 308-329.
- SAUSSURE, L. F. (2001), *Écrits de linguistique générale*, Paris : Gallimard.
- SCHIFFRIN, D. (1987), *Discourse Markers*, Cambridge: Cambridge University Press.
- SELTING, M. & COUPER-KUHLEN, E. (eds.) (2001), *Studies in Interactional Linguistics*, Amsterdam: John Benjamins.
- STEWART, M. M. (1995), “Personally speaking ... or not? The strategic value of on in face-to-face negotiation”, *Journal of French Language Studies* 5(2), 203-223.
- STUKENBROCK, A. (2015), *Deixis in der face-to-face-Interaktion*, Berlin: Mouton De Gruyter.
- VIOLLET, C. (1988), « Mais qui est on? Etude linguistique des valeurs de on dans un corpus oral », *LINX* 18, 67-75.

Annexe

Conventions de transcription adaptées d’ICOR, v. 2013¹²

/	Intonation montante
\	Intonation descendante
:	Allongement phonique
-	Troncation
.h .hh	Inspiration sensible à l’écoute
(.) (..) (...) (n)	Pauses (1/4, 1/2, 3/4 seconde ; n = secondes)
XX XXX	Mots difficiles à identifier
MAIS	Emphase
[YY YYYY]	Chevauchement entre au moins deux locuteurs
&	Poursuite du tour après chevauchement
=	Enchaînement rapide

¹² Adaptées d’ICOR, v. 2013 ([http://icar.univ-lyon2.fr/projets/corinte/bandeau droit/convention icor.htm](http://icar.univ-lyon2.fr/projets/corinte/bandeau_droit/convention_icor.htm) ; consulté le 4 octobre 2016).

(c'est ; ces)
<((en riant)) tu es>
#1 #im1

Doute de la personne en charge de la transcription
Annotation de certaines activités paraverbales
Image 1